

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents huit cents la douzaine.

Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 31 DÉCEMBRE 1886



LE NOUVEL AN

Le VIOLON offre aujourd'hui à ses lec-
teurs ses meilleurs souhaits pour l'année
1887.

Ce qu'il souhaite le plus sincèrement aux
hommes politiques c'est de voir embrouiller
leurs projets de manière à lui fournir de
nombreuses occasions de les faire danser.

Nous n'avons pas besoin d'être prophète
pour prédire que dans un mois nous assiste-
rons au plus beau quadrille qui ait encore
été exécuté dans le pays. Le VIOLON sera
de la partie et fournira la musique.

M. Mercier nous informe qu'il s'est
entendu avec M. Ross pour faire les *steps*
les plus drôles.

Attendons la danse.

LE PETIT BAPTISTE SUR LA RUE
NOTRE-DAME.

Baptiste (huit ans) fils de M. Ladébauche.
Son père M. Labébauche le fait promener
sur la rue Notre-Dame.

Baptiste.—Comment s'appelle c'te rue
qui descend là ?

Ladébauche.—C'est la rue St. Vincent.

Baptiste.—A qui y appartient ce magasin
où y a de si belles images ?

Ladébauche.—C'est à M. Chapleau.

Baptiste.—C'est y ce monsieur Chapleau
qui fait des *speechs* dont tu parles si souvent ?

Ladébauche.—Non, y ne fait pas de
speech celui-là. Il vend de belles images.

Baptiste.—Qué que c'est ça tout ce monde
au coin de la rue St. Vincent ?

Ladébauche.—C'est l'échevin Dufresne,
M. Chapleau et M. Payette. Ils parlent
politique avec leurs amis.

Baptiste.—Ils paraissent tous bien fâchés,
pourquoi ça, poupa ?

Ladébauche.—Ils sont fâchés parcequ'ils
sont rouges.

Baptiste.—Les rouges sont-y toujours
fâchés ?

Ladébauche.—Mais non, p'tit imbécile.
Ils se fâchent quand leur politique ne va pas
bien.

Baptiste.—Est-ce que leur politique va
bien ?

Ladébauche.—Non, parce que tu vois
qu'ils sont fâchés.

Baptiste.—Anparavant leur politique allait
bien ?

Ladébauche.—Non, elle n'allait pas bien.

Baptiste.—Alors, les rouges sont toujours
fâchés, parce que leur politique ne va jamais
bien ?

Ladébauche.—Ah ! tu m'embêtes avec
tes questions.

Baptiste.—De quoi qu'ils parlent, les
rouges du coin.

Ladébauche.—Ils parlent de M. Ross. Ils
sont fâchés contre lui.

Baptiste.—Pourquoi les rouges sont-ils
fâchés contre lui.

Ladébauche.—Parce qu'il ne veut pas
résigner.

Baptiste.—Pourquoi qu'il veut pas rési-
gner M. Ross ?

Ladébauche.—Parce qu'il trouve que sa
politique est bonne. Il ne veut pas laisser
les rouges prendre le gouvernement.

Baptiste.—Pourquoi ça ?

Ladébauche.—Parce que les rouges ne
savent pas gouverner le pays.

Baptiste.—Pourquoi que les rouges
peuvent pas gouverner le pays ?

Ladébauche.—Parcequ'ils n'ont jamais
l'occasion d'apprendre à le gouverner. Ce
sont toujours les Bleus qui tiennent le pou-
voir.

Baptiste.—Les Bleus ça se fache t'y
comme les rouges ?

Ladébauche.—Des fois, mais rarement.
Les Bleus sont des gens tranquilles, ils font
les choses en mossieux.

Baptiste.—Regarde donc ce grand mon-
sieur qui sort de chez Cadieux et Derome.
Comment s'appelle-t il.

Ladébauche.—Mon fils, cet homme est le
sénateur Trudel. Tu as dû voir son por-
trait très souvent dans le VIOLON.

Baptiste.—Ah ! tiens, oui, je le reconnais.
Pourquoi qu'y porte un grand capot long
avec une petite collerette ? les autres mos-
sieux en portent pas comme ça.

Ladébauche.—Cette collerette est portée
par tous les chefs des Castors. Du reste
c'est le costume du Grand Vicaire.

Baptiste.—Poupa quel est ce beau mos-
sieu qui parle maintenant à M. Trudel ?

Ladébauche.—C'est l'honorable M. Mer-
cier, le nouveau premier ministre de la pro-
vince de Québec.

Baptiste.—Y a une belle moustache et
des yeux noirs. Ses yeux sont vifs, hein ?
Il paraît ben ami avec le grand Vicaire.

Ladébauche.—Assurément, ils sont comme
les doigts de la main.

Baptiste.—M. Trudel, poupa, est-il un
rouge ?

Ladébauche.—Non, je te l'ai déjà dit c'est
un Castor.

Baptiste.—Poupa, tu m'as pas dit ce que
c'était un Castor, hein, c'est y pas vrai ?

Ladébauche.—Le Castor, mon garçon,
c'est une espèce de bleu qui a été inventé
pour faire l'affaire des Rouges. Les Castors
sont toujours mécontents.

Baptiste.—M. Trudel parle ben longtemps
à M. Mercier. Il le tient maintenant par
le bouton de son capot. Pourquoi ça,
poupa ?

Ladébauche.—C'est une habitude du
Grand Vicaire. Il tient à ne pas lâcher son
homme. Probablement M. Mercier aura
fait mine de s'en aller.

Baptiste.—Regarde donc à présent, M.
Trudel vient d'arracher le bouton de M.
Mercier. M. Mercier s'en va. Mais qu'est
qu'y fait donc à c't'heure le Grand Vicaire ?
Il regarde le bouton et parle tout seul.

Ladébauche.—C'est encore une habitude
du Grand Vicaire. Son homme est parti,
mais il garde son bouton. Il parlera comme
ça au bouton pendant plusieurs minutes.

Baptiste.—Qu'est-ce qu'y a de rouge dans
la poche du Grand Vicaire.

Ladébauche.—C'est une carotte. M. Tru-
del en a toujours une quantité dans ses poches

Baptiste.—Où prend y ça, toutes ces
carottes là ?

Ladébauche.—Ces carottes il les prend
dans les jardins des presbytères des curés
des Etats-Unis.

Baptiste.—Qu'est-ce qu'y fait avec ces
carottes ?

Ladébauche.—C'est pour faire vivre
l'Etendard.

Baptiste.—Qué que c'est ça l'Etendard ?

Ladébauche.—Tu me bâdres avec tes
questions, je te dirai ça une autre fois.

Au restaurant de 3ème classe :
—Garçon, combien donc de temps gar-
dez-vous vos œufs ?
—Mais, monsieur, jusqu'à ce qu'on les
mange !

UNE VISITE A SPENCER-WOOD

Le jour de l'an, l'honorable M. Mercier est
allé présenter ses hommages à Son Excel-
lence le lieut.-gouverneur L. R. Masson.

Le chef de l'opposition était accompagné
par MM. McShane, Duhamel, Peltier,
Shehyn, Phaneuf, Gus. Lambert et *tutti*
quanti.

Son Excellence reçut ces messieurs dans
son fumoir et leur offrit les rafraîchissements
d'usage. Après les souhaits de l'happinouiè-
re on se mit à causer à la bonne franquette.

Notre correspondant Ladébauche qui
était présent à cette réunion intime nous a
fait parvenir quelques bribes de la conver-
sation entre les politiciens et le lieutenant-
gouverneur. Nous publions ses notes :

Masson.—Mon cher monsieur Mercier,
vous devez être aujourd'hui au comble de
vos vœux. Le pouvoir va vous tomber entre
les mains, d'après toutes les apparences.
J'espère que vous allez vous montrer un peu
gentil. Vous ne prendrez pas le beurre à
poignée. Allez y en douceur.

Mercier.—Votre Excellence ne m'a pas
encore vu à l'œuvre. Je serai aussi gentil
que possible. Vous comprenez bien que je
ne vais pas abuser de mes avantages pour
torturer Ross et ses amis.

Masson.—En poignant Ross ne le ma-
gnez pas trop. C'est un bon garçon qui
n'a jamais fait de mal à personne. Donnez
lui *fair play*.

Phaneuf.—Certainement, Votre Excel-
lence, Mercier est un gentilhomme. Il ne
lui portera pas de coups au-dessous de la
ceinture. Il suivra toutes les règles du mar-
quis de Queensberry.

Gus. Lambert.—Ce n'est pas mon avis.
Mercier tapera du mieux qu'il pourra. Il
suivra mon principe. *Catch where catch can*.

Masson.—Comme ça, je vois que vous
voulez lui couper le respire à la première
rencontre. Vous devriez avoir un peu plus
de ménagement pour un de mes anciens
amis. Ce que je désire, c'est que vous ne
soyez pas trop *rough*.

Duhamel.—Avouez, Excellence, que la
situation est un peu *tough*. Les conserva-
teurs se sont toujours montrés mal à main
vis-à-vis des rouges. Il est bon que hacun
ait son tour.

Masson.—Comment, monsieur Duhamel,
vous me parlez aujourd'hui au nom des
rouges. Il me semblait que vous n'étiez que
simplement national ?

Duhamel.—National, ça s'entend, c'est
comme qui dirait, à moitié rouge et moitié
castor. C'est mucre, voyez vous.

Mercier.—Vous ne vous doutez pas, Ex-
cellence de l'objet de ma visite et de celle
de mes associés. Je voudrais recevoir l'assu-
rance de votre part que le pouvoir va m'ar-
river. Il y a assez longtemps que nous man-
geons notre pain à la fumée du rôt et...

Masson.—Je vous comprends parfaite-
ment. Vous voudriez essayer sur moi l'effet
de votre "round robin." Vous voudriez
avoir vos étrences au jour de l'an. Vous me
donneriez votre *round robin* comme Christ-
mas Box, et moi, de mon côté je vous ferais
cadeau du pouvoir.

Mercier.—C'est un peu ça. Vous êtes
un monsieur d'arrangement. Vous comprenez
notre position, nous aimerions à entrer
en boutique au jour de l'an, de sorte que
nous aurons un compte rond pour les douze
mois. Il me semble que Ross sera assez gen-
til pour résigner avant la fin de janvier.
Plus on attendra longtemps plus on sera en
fureur contre lui. On pourra lui donner de
plus grosses poques.

Masson.—Je suppose que vous aimeriez à
vous mettre en affaire dans une boutique en
bon ordre. Pour cela donnez à Ross le
temps de faire son train. Il n'aura pas trop
d'un mois pour le bordas. Au cas où je vous
appellerais à devenir mon foreman, pouvez
vous me dire aujourd'hui si vous vous pro-
posez de rester bien longtemps dans la
"concerne."

Mercier.—Attention, que je suis pour y
rester longtemps. Je pense que ma "gang"
est assez forte pour me maintenir dans le
chantier pendant au moins une dizaine
d'années.

Masson.—Vous me paraissez bien décidé.
Je crois que je serai obligé de vous donner
une chance à Québec. Lorsque vous des-
cendrez, pas trop de bagage. On ne sait
jamais trop ce qui va arriver. Vous avez
avec vous un tas de castors qui peuvent
vous jouer un mauvais tour. Il n'y a rien
de traître comme un castor. Ça se pique
des fois pour des riens. Méfiez vous de ces
gens-là. Dites à vos amis de ne pas des-
cendre à Québec avec leurs femmes et leurs
enfants ; ni de louer des maisons avec un
long bail.

Soyez prudent, Mercier.

Mercier.—Dans tous les cas, je vais me
gréer au moins pour une année. Au revoir,
Excellence, dans un mois ous vous retrou-
verez-vous.



Nous donnons aujourd'hui le portrait de
l'homme le plus extraordinaire de Montréal,
celui de l'unique aubergiste qui n'a pas
donné de raffe de dindes dans son établisse-
ment, avant les fêtes de la nouvelle année.

La Fête du 28

Mardi dernier, le 28 courant, à l'occasion
de la fête des Saints Innocents, il y a eu une
démonstration des plus touchantes dans les
bureaux de l'Etendard. Les rédacteurs de
ce journal, avec leurs confrères de la Patrie
ont présenté au G. V. Trudel, une adresse
de félicitation, pour le zèle et le patriotisme
qu'il avait déployés pour la cause nationale
pendant l'année 1886.

Le grand-vicaire répondit par quelques
paroles très onctueuses, et donna à ses amis
l'assurance que ses sympathies étaient à
jamais acquises au parti libéral. L'assemblée
se dispersa après avoir poussé trois hurrahs
formidables pour les Saints Innocents.

COUPS D'ARCHET

—Guguste ! qu'est-ce que ta grand'mère
t'a donné pour tes étrences.

—Elle m'a donné un paquet de pétards,
mais elle m'a dit de les ménager pour le
temps du carnaval et pour la fête de la Reine.

M. de Lamothe, le gouverneur de St.
Pierre Miquelon a un éléphant sur les bras.
Un de ses administrés a été condamné à
mort pour meurtre avec préméditation.

Pas de guillotine dans la colonie ?
Que faire du coupable ? Parbleu ! c'est
bien simple, isolez-le et obligez-le de lire
l'Etendard tous les jours.

Le comité de l'Hôtel de-Ville doit com-
mander sous peu un immense drapeau bri-
tannique en tôle galvanisée pour le hisser sur
le pavillon central de l'Hotel-de-Ville pen-
dant le prochain carnaval. Ce sera le seul
moyen d'avoir un drapeau qui résistera au
vent du Nord Est.

Dans une pharmacie de la rue Notre-
Dame.

Un petit garçon demande à l'apothicaire
combien coûtent deux grains de sulfate de
zinc.

—Vingt cinq centins.
—Mais papa est docteur !
—Oh ! dans ce cas, je dois faire un profit
d'au moins cent pour cent. Ça coûtera
seulement deux centins.

Le vrai Brazeau commence l'année 1887
par un coup d'éclat, un coup qui donnera
le vertige à tous les fumeurs. Il annonce
officiellement qu'il a réduit à 5 centins tous
les cigares de 10 centins, et ceux de 5 cen-
tins à 3 centins. Pas d'exception pour
aucune marque de fabrique dans la Puis-
sance. Cigares importés réduits dans les
mêmes proportions, ainsi que pipes et autres
cadeaux du jour de l'An. Le vrai Brazeau
est au No. 47 rue St Laurent.

Grandes manœuvres.
Un général passe auprès d'une batterie
qui semble en pleine activité et que com-
mande un lieutenant de réserve.
Le général s'arrête étonné, et, après avoir
consciencieusement examiné les positions :
—Ah ça ! lieutenant, dit-il brusquement,
sur quoi diable tirez-vous ?
—Mais, mon général, sur l'ordre du colo-
nel.